

D É C R E T I M P É R I A L.

Du Palais impérial à Gènes, le 15 messidor an 13.

NAPOLÉON, par la grace de Dieu et par les constitutions de la République, EMPEREUR DES FRANÇAIS :

Sur la proposition du Ministre de l'intérieur, Avons décrété et décrétons ce qui suit :

ART. I.^{er} Sont nommés : *Préfet du département de Gènes*, M. Bureaux de Pusy, actuellement préfet du département du Rhône. (*)

Préfet du département de Montenotte, M. Nardon, actuellement préfet du département de Maine et Loire ;

Préfet du département des Apennins, M. Rolland de Villarceaux, actuellement préfet du département du Tanaro.

II. M. Lanzola, actuellement secrétaire général du Gouvernement de Ligurie, est nommé secrétaire général du département de Gènes.

III. La Préfecture de Gènes est comprise dans les préfectures de première classe ; et celles de Montenotte et des Apennins, dans les préfectures de seconde classe.

IV. Le Ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Signé NAPOLÉON.

(*) M. Bureaux de Pusy était un officier du génie, distingué, sous la monarchie ; il joua un rôle brillant dans l'assemblée constituante, où il se fit remarquer par sa modération, ses vues sages et profondes ; et son éloquence. A la fin de l'assemblée constituante, il fut appelé à l'armée, où il servit sous M. Lafayette, et fut, comme ce dernier, fait prisonnier par les Autrichiens. Il resta quatre ans environs dans les fers, qui furent brisés par le général Bonaparte. Il passa ensuite en Amérique et y resta quelque temps. A son retour, le premier Consul le nomma préfet du département de l'Allier et successivement du Rhône. Il est adoré à Lyon. Son épouse, fille d'un homme célèbre (M. Poivre, auquel la France est redevable de la cannelle, du girofle, de la noix muscade et du poivre), réunit à la douceur de caractère, la plus grande modestie et la plus touchante amabilité.

(Traduit du Journal de Gènes.)

— Nous aimons à répéter ici cet éloge vrai de M. et de M.^{me} Bureaux-Pusy. Chaque jour il a été confirmé par la bouche et le cœur des Lyonnais. Dans l'impuissance où nous sommes d'exprimer les justes regrets que cause à nos concitoyens l'éloignement de l'excellent administrateur que nous perdons, et de rappeler tous les motifs de ces regrets, nous nous bornerons à dire ce que chacun a remarqué : c'est que le jour où se répandit la nouvelle que nous donnons, fut pour toute la ville un jour de consternation, et qu'il n'est pas possible d'emporter, plus que le fait M. Bureaux-Pusy, l'amour, l'estime et la reconnaissance des administrés.

— Un décret impérial, du 17 nivôse an 13, porte qu'il est permis, d'après la demande de M. le Cardinal Archevêque de Lyon, de faire dire la messe dans l'oratoire particulier, dépendant de la maison de M.^{me} Pierrette Trivend, veuve du Carré, propriétaire dans la commune de Cours.

— LL. EE. les Ministres des relations extérieures, de l'intérieur et des finances, ont successivement passé dans notre ville, en se rendant de Milan à Paris.

— Pendant l'absence du Commissaire-ordonnateur de la 19.^e division militaire, et à compter du 1.^{er} thermidor art 13, ses fonctions seront remplies par M. Lemarquand, commissaire des guerres, rue Vaubecour, maison St-Clément, chez lequel les bureaux seront transférés.

— Gavaudan et sa femme ont quitté Lyon ces jours derniers, après y avoir donné quelques représentations.

— Les artistes de l'opéra Buffa ont chanté, avant-hier, aux Célestins, la *Serva padrona*, musique de Paesello. Les acteurs sont peu nombreux ; la pièce est froide ; on n'entend pas la langue ; on s'ennuie, on bâille ; les récitatifs vous assomment : mais on se porte à ce théâtre ; c'est le rendez-vous du beau monde. Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

— On annonce qu'Elleviou va débiter de nouveau sous peu de jours au théâtre des Terreaux ; cet aimable acteur a été retenu quelque temps à la campagne par la fièvre. Toutes nos jolies femmes tremblaient de ne pas voir reparaitre sur la scène ce chanteur qui intéresse sous tant de rapports. Heureusement voilà leurs craintes dissipées.

Observations médicales sur la fièvre régnante à Livourne; par Gaëtan Palloni, professeur à l'université de Pise, etc. — Chez Reyman et Comp., libraires, rue St-Dominique.

Cet opuscule, résultat des observations faites au lit des malades, par le médecin que le Gouvernement d'Etrurie avait chargé de se rendre à Livourne pour observer la maladie dans sa marche, ses périodes et sa propagation, et, de concert avec les médecins de cette malheureuse ville, employer les moyens les plus propres à en arrêter les progrès, est une symptomatologie exacte, à laquelle l'auteur n'a point oublié de réunir les différents phénomènes qu'elle offrit chez quelques-uns des malades qui en furent atteints. C'est à ces phénomènes dépendans de l'idiosyncrasie des sujets, qu'il rapporte la variété d'opinion qu'évoquèrent les praticiens sur le caractère de cette maladie, considérée par les uns comme inflammatoire, et reconnue par les autres être d'une nature bilieuse. Il indique les modes de traitement qui lui furent les plus utiles, et dont le résultat confirme l'opinion juste qu'il avait prise de cette affection.

Au tableau exact de cette maladie et de son traitement, M. Palloni a cru devoir ajouter les notions sur les altérations organiques que lui avait fournies l'ouverture des cadavres de ceux qui avaient succombé.

Il a terminé son travail en donnant le relevé exact des malades confiés à ses soins, et dont le plus grand nombre s'est heureusement rétabli.

Cet opuscule, précieux à connaître, vient de paraître traduit en notre langue par le docteur Revolat, médecin-militaire de l'hospice de Nice, qui a cru devoir y ajouter quelques notes sur le rapport de MM. Mocchi, Pasqueti, et rapporter le sentiment de plusieurs autres médecins instruits, qui, ayant traité la maladie sur les lieux, confirment l'opinion émise par le célèbre Palloni, tant sur le caractère de cette affection que sur son traitement.

L..... D. M.

A M. Prost, pour la clôture, puisqu'il le veut.

A d'autres, M. le Docteur, à d'autres ! je ne donnerai pas dans le piège que vous me tendez, je vous en préviens. C'est sans doute pour me punir de mes espiègleries que vous voulez me condamner à l'ennui de relire feu votre Essai physiologique sur la sensibilité.

Laissons là j'y consens, l'oxigène, les pendus et les chapeaux; aussi bien faut-il que je vous explique le sujet qui reste celui de mon entretien avec vous, et que je vous l'explique dans un autre langage que celui qui vous est familier, et que Boileau appelle

du galimathias double. Il faut aussi que je vous prouve que l'art de bien parler et de bien écrire suppose l'instruction, l'ordre dans les idées, et une logique saine; tandis que la malheureuse démangeaison de parler et d'écrire à tort et à travers, indique un mauvais judiciaire et une instruction superficielle, pour ne rien dire de plus.

J'avais promis de répondre à la deuxième partie de votre factum; si je parvenais à comprendre ce que vous auriez écrit; j'en ai à-peu-près deviné le sens. *Pertinax labor omnia vincit.*

La catalepsie est une maladie étonnante. Très-étonnante en effet dans le tableau que vous en présentez; si étonnante, qu'aucun observateur ne la reconnaîtra sous le costume qu'il vous plait de lui donner.

Ainsi vêtue, je conviens avec vous qu'elle a des caractères variables suivant les temps, les lieux et les yeux; et j'ajoute que cette maladie, comme le somnambulisme, le pythionisme, la possession et l'obsession du diable, les convulsions des jansénistes, etc. est plus du ressort de la police que de la médecine.

Les muscles des cataleptiques sont, dites-vous, dans un état de contraction convulsive: soit. Leurs sens sont transportés dans le creux de l'estomac et au bout des doigts. C'est ce qu'il faudra voir.

Parmi les phénomènes de cette maladie, il y en a de bien surprenans; tels que la faculté de lire dans la pensée, (1) et de suivre le mouvement de chaque molécule qui concourt à nous former: l'interposition des corps diélectriques suspend l'exercice de cette faculté, celle des corps anélectriques le favorise.

Ainsi, un on une cataleptique voit, entend, sent, dégoûté par le creux de l'estomac et les doigts, lit à travers les corps opaques, devine la pensée, prédit l'avenir, a le don des langues, distingue les affections des organes à travers les enveloppes du corps, et indique les moyens de guérir toutes les maladies hors la sienne. Il suffit, pour que toutes ces merveilles s'opèrent, que les fluides soient en rapport, et que le docteur soit là pour interpréter les signes; car, le ou la cataleptique ne parle que par signes. Et d'où nous vient la connaissance de tout cela? d'une chute. O la belle chute!

Vous n'aimez pas le ton badin, et pour vous complaire il faut bien que je prenne le ton sérieux.

La catalepsie des anciens médecins n'est pas tout-à-fait la même que la vôtre *Cælius Aurelianus* en donne une description assez étendue, qui ne ressemble point à celle qu'*Hoffmann* en a faite. La description la plus conforme à ce que vous dites (à la vérité près), est celle que le docteur *Attalin* a consignée dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences, année 1708. Voici ce qu'il en dit. Cette maladie doit naturellement se classer parmi les affections nerveuses ou convulsives. Les peines morales en sont les causes les plus ordinaires; elle a chez les femmes les plus grands rapports avec la passion hystérique. Sans donner ici le tableau de tous ses symptômes, je me contente d'en noter un seul, l'augmentation ou la concentration

(1) J'ai copié cette phrase de votre réponse mot pour mot: j'aime mieux ne pas la comprendre du tout, que de l'appliquer aux molécules d'une certaine substance que je soupçonne en effet de jouer un rôle important dans la catalepsie.

de la sensibilité dans la région épigastrique; parce que de ce symptôme mal observé, sont nées toutes les extravagances que vous débitez, et que les gens crédules répètent sans examen.

Lorsque l'action de tous les sens est suspendue, et que toute la surface extérieure du corps est dans un état de stupeur et d'engourdissement, si la sensibilité se trouve concentrée dans la très-petite portion de cette surface qui répond au centre phrénique, on conçoit qu'un choc médiat ou immédiat détermine sur ce point un ébranlement qui s'étend au reste du système, et réveille un moment les organes des sens engourdis. On conçoit encore que le choc électrique est le plus puissant de tous pour produire cet effet. Voilà, Monsieur, la raison pour laquelle une cataleptique entend quand on lui parle dans le creux de l'estomac, et cette raison ne répugne ni aux principes de la physique, ni à ceux de la physiologie. Quant à la transposition des sens, c'est une chimère, fruit du délire de l'imagination, et du défaut des connaissances physiologiques.

Chaque sens est pourvu d'un appareil mécanique qui rectifie les rapports des objets extérieurs avec lui, et dans lequel le matériel de la sensation se perfectionne et se simplifie avant d'arriver au sensorium. Si le creux de l'estomac était apte à remplir, dans les cataleptiques, les fonctions de tous les sens, à quoi serviraient ces ouvrages merveilleux où brille la sagesse du grand ouvrier, et dont les arts se sont appropriés les secrets? Ils seraient inutiles; et je ne crois pas qu'un médecin pourvu du sens commun, ose avancer qu'il y a une seule pièce inutile dans la machine si compliquée du corps de l'homme.

En vérité, je mériterais d'être sifflé par les Thomas présents et à venir, si je m'occupais sérieusement à réfuter de pareilles erreurs.

Je vous renvoie, pour les prédictions de l'avenir, la faculté de deviner la pensée, de suivre le mouvement des molécules, et autres gentilleses de cette force, au grand Albert, à la Magie blanche dévoilée, au traité des Démoniaques de Delrio; et à la foire St-Germain.

P. S. Vous espérez, Monsieur, qu'on trouvera dans vos écrits la vérité et des observations exactes; c'est ce que j'y ai cherché vainement, mais en revanche les erreurs les plus grossières, présentées avec une assurance risible: les hypothèses absurdes, les cercles vicieux y fourmillent à chaque ligne.

Notre correspondance avait commencé sur le ton de la plaisanterie, vous m'avez forcé de le quitter. Mais où diable aviez-vous la tête quand vous avez osé avancer que l'atmosphère ne transmet ni la voix, ni l'odeur, ni les sons, à moins que les corps ne soient presque en contact avec les parties où sont établis les courans qui exécutent les opérations de la vie intellectuelle?

Tout le monde entend le bourdon de St-Jean à une distance d'une lieue, et je doute qu'il y ait presque contact à une pareille distance. Quand le vent nous apporte les douces émanations des arbres en fleurs, y a-t-il aussi presque contact? Il faut avoir le nez bouché, et être aussi sourd que vous êtes aveugle en physique, pour écrire de pareilles absurdités.

Votre prétendue découverte des sens cataleptiques a des résultats selon vous très-avantageux, et selon

moi très-fâcheux pour les gens qui cultivent les sciences; elle les détourne des observations exactes, pour les jeter dans le champ des hypothèses; elle les livre aux prestiges d'une imagination déréglée, aux écarts d'un orgueil que rien ne justifie; et lorsqu'ils, par hasard, ils s'aperçoivent qu'ils sont dupes, elle ne leur laisse, au lieu du noble courage d'en faire l'aveu, que le triste avantage de soutenir la gageure à force de mensonges et d'hyperboles. Rentrez en vous-même, Monsieur, il en est encore temps.

Ce Thomas, que vous croyez connaître et que vous ne connaissez point, vous en donne le conseil: il est votre ami plus que vous ne le pensez; il lui en coûte de vous voir embrasser une chimère à l'entrée de votre carrière, et perdre ainsi le fruit d'une ardeur qui n'a besoin pour produire que d'être réglée par le jugement, et par la défiance de soi-même.

THOMAS.

A Monsieur Thomas.

Un bon mot, Monsieur, peut faire rire, mais il ne satisfait pas toujours. Vous exercez votre gaieté sur le compte de M. Prost, et l'oxigène vous en fournit le sujet. « Si jamais, dites-vous, je rencontre un pendu, je dirai à l'oxigène ce que la sœur du Lazare disait à l'occasion de son frère: *Domine, si fuisses hic, non esset mortuus.* » Quelle application! Croyez-moi, Monsieur, il y a quelque chose de mieux à faire en pareil cas.

« Ni Bichat, dites-vous, ni l'Ecole de médecine de Paris, dont vous respectez les travaux et les lumières, n'ont avancé que la doctrine de l'oxigène considéré comme *stimulus* des mouvemens vitaux, fût assise sur des fondemens inébranlables. » L'erreur est grande, puisque Bichat lui-même a démontré, par une multitude d'expériences constatées mainte fois depuis lui, que l'oxigène est précisément la matière qui donne au sang cette couleur rouge, sans laquelle la vie et toutes les fonctions qui en dépendent s'éteignent; puisque Bichat prouva que le sang qui n'a point éprouvé dans les poumons l'action de l'oxigène, n'est pas dans le cas d'entretenir la vie. Lisez à cet égard son *Traité de la vie et de la mort*, et son *Traité d'anatomie générale*, et vous rectifierez les opinions de *Louis* et de *Portail*. Quant à l'Ecole de Paris, votre erreur n'est pas moins grande: le docteur *Chaussier*, l'un de ses professeurs, enseigne que l'oxigène donne au sang cette couleur rouge-vermeil, cette température élevée, qui entretiennent les mouvemens du cerveau et de tous les organes.

Si vous traitiez, M. Thomas, de l'oxigène, au chimiste, en physicien et en physiologiste, vous montreriez sur cette matière des connaissances certainement bien étendues: vous démontreriez vous-même, comme chimiste et physicien, que l'oxigène est un des principes essentiels de la nature, qu'il est indispensable à la combustion, et caractérisé par la qualité acide qu'il donne aux corps auxquels il s'unit: comme physiologiste, vous démontreriez, par des faits bien constatés, qu'il a le pouvoir d'exciter les forces vitales, le mouvement musculaire, et de donner au sang ces propriétés éminentes auxquelles est dû le rôle qu'il joue sur la vie. Il ne suffit pas, M. Thomas, de parler de l'âme, et de ne rien dire de l'oxigène,

pour convaincre ses lecteurs : faites-vous attention à la facilité que vous donnez à vos adversaires, de démontrer que vous semblez méconnaître le pouvoir que de tout temps on attribua à cette partie de l'atmosphère ! Les anciens eux-mêmes l'avaient présumé ; car ils admettaient un principe dans l'air, propre à nourrir et à entretenir la vie, qu'ils ont appelé *pabulum vitæ* ; et Hippocrate a dit plus particulièrement, *spiritus alimentum est*. Les modernes ont tellement reconnu le pouvoir de l'oxygène sur la vie, qu'ils l'ont appelé *air vital*.

Si je ne considérais vos articles adressés à M. Prost, que sous le rapport de leur fondement, je n'essayerais point une réponse ; mais examinant l'objet dont vous avez paru vous occuper, sous le point de vue de l'utilité publique, je viens vous dire ce qu'on aurait désiré trouver dans vos écrits. Deux causes essentielles peuvent donner la mort en produisant l'asphyxie : la première consiste dans la privation où se trouve le poumon d'éprouver le contact du gaz oxygène ; la seconde, dans l'action délétaire des différens gaz méphitiques.

Si par cas vous rencontrez un pendu, ne dites point ce que la sœur du Lazare disait à l'occasion de son frère, car on vous prendrait pour un parleur quand il faut faire autre chose : c'est le cas, M. Thomas, de mettre en usage l'oxygène, de chercher à le pousser dans les poumons, de l'appliquer sur la peau, de le mettre en contact avec toutes les parties organiques ; et dès-lors vous vous occuperez du véritable but du médecin, savoir, de rendre à l'économie l'usage du principe, sans lequel son mouvement s'éteint. Si l'asphyxie provient de miasmes ou d'autres parties non respirables, faites ce que *Guiton-Morveau* ordonne, répandez dans l'atmosphère le gaz oxygène en abondance ; si le gaz acide carbonique, ou tout autre gaz non respirable, est la cause de l'asphyxie, changez l'asphyxie d'atmosphère, ou changez son atmosphère, en même temps que vous provoquerez la sensibilité par tous les moyens indiqués.

On partage assez souvent une erreur dans le public ; c'est de croire que la braise des boulangers n'est point susceptible de dangers, non plus que le charbon bien allumé : on se trompe. Comme l'oxygène est le principe essentiel de la combustion, qu'elle le fixe et en dépollue l'air, on court les plus grands dangers de s'asphyxier quand il n'est point renouvelé : en voici une preuve. Un garçon tailleur obtint d'un portier la permission de passer la nuit dans sa loge, où il se renferma avec une assez petite quantité de feu bien allumé : quel fut l'étonnement du portier, lorsque le lendemain matin il le trouva sans vie, et que lui-même en entrant dans sa loge, fut surpris d'un mal-aise considérable ! Je vis ce malheureux, il était mort asphyxié.

Ainsi donc, M. Thomas, en parlant de l'influence de l'oxygène, vous commettez une double faute : l'une, c'est de ne pas convenir du rôle que joue ce principe dans les fonctions de la vie ; l'autre, c'est de paraître méconnaître, et de propager l'ignorance des causes trop fréquentes de l'asphyxie. Si donc vous voulez m'en croire, vous vous persuaderez que les jolies phrases ne suffisent pas à tout le monde.

J'ai l'honneur de vous saluer.

R.

Brillant Empire où se plaît la victoire,
Sol où le myrte embrasse le laurier,
Illustre France, asile de la gloire,
Vois en ton Chef le sage et le guerrier !
A ce Héros en déferant le trône,
Tu n'as pu croire égalier ses bienfaits ;
Et si ta main lui donna la couronne,
Son cœur te rend la victoire et la paix.

Lorsque l'état fut en proie aux tempêtes,
Quand la discorde y souffla ses fureurs,
Nos ennemis ravirent nos conquêtes,
Enorgueillis d'être enfin nos vainqueurs.
On vit alors la France désolée,
Toucher, hélas ! à ses derniers instans ;
On entendit la patrie explorée
Gémir des maux de ses tristes enfans.

Comme en un jour du plus affreux orage,
Les élémens s'agitent confondus,
La foudre gronde, et la mer dans sa rage
Offre la mort aux nochers éperdus.
Iris soudain vient dorer les nuages,
Elle a porté l'espoir dans tous les cœurs :
Tel un Héros, France, sur tes rivages,
Vint présager la fin de tes malheurs !

O jour heureux de salut et de gloire !
De plus beaux jours brillant avant-coureur,
Sois à jamais cher à notre mémoire ;
Tu fus pour nous l'horizon du bonheur.
Oui, ce grand jour, que l'univers admire,
De la vertu vint éclairer l'autel ;
De la justice il a fondé l'empire,
Et d'un Héros a fait un immortel.

Par Auguste D'IZARN, étudiant
en droit à Toulouse, âgé de 17 ans.

VERS sur la tragédie des TEMPLIERS.

Pour et contre les Templiers
Plus d'un journaliste s'escrime.
L'un prétend que ces chevaliers
Ne respiraient que le vice et le crime ;
Et l'autre, qu'un saint zèle anime,
Canonise tout ces guerriers.
Chacun des deux partis, ferme dans sa devise,
A se céder en rien semble s'encourager.
Mais à mon sens on fait ici méprise :
Est-ce leur procès qu'on révisé,
Ou la pièce qu'on doit juger !

RINCHEVAL.

Bouquet d'un fils, à l'occasion de la fête de sa mère.

La marguerite est la fleur des bergères ;
Flora elle-même en pare leurs corsets.
Riche en vertus, en talens, en attraits,
Ma Marguerite est la perle des mères.

J. BRUNEL.

A LYON, de l'imprimerie de BALLANCHE père
et fils, aux halles de la Grenette.